

La Grande Guerre

Le premier à mourir fut Giuseppe Oronzo Palmisano (1), le plus belliciste de tous, et qui se tenait déjà prêt à se battre depuis longtemps quand il fut appelé sous les drapeaux. Il tomba le 24 mai 1915, le lendemain de l'entrée en guerre de l'Italie contre l'Autriche, aux côtés de la Triple Entente. Le malheureux Giuseppe Oronzo avait toujours préféré que l'affrontement armé était le meilleur moyen de canaliser le trop-plein d'énergie des jeunes gens et de leur forger le caractère. Il était convaincu que le champ de bataille était le seul endroit où la force brutale pouvait s'exercer de façon naturelle et ordonnée. Un art noble, disait-il.

Giuseppe Oronzo était loyal et volontaire. Son problème était qu'il était toujours prêt à régler les différends à coups de poing. Mais, en dépit de cette tendance innée à la violence physique, ce n'était pas un mauvais bougre. Il fut le premier Palmisano à s'engager et à être admis au sein d'un corps de volontaires, ce qui n'était pas un petit honneur pour un garçon originaire d'un village comme Bellorotondo. Peu de temps après, il fut le premier à partir au front, à Carso, au nord-est de l'Italie, et le premier à prendre part au combat. Il fut également le premier à se lancer aux troussees des Autrichiens qui, durant ces premières heures de la guerre,

ne cessaient de reculer. Comme de bien entendu, il fut le premier à recevoir une balle en plein dans le sternum. Au moment de l'impact, il y eut un claquement sec, comme lorsque deux pièces métalliques entrent en collision, suivi d'une sensation de brûlure très désagréable. Pensant que la balle avait ricoché sur les boutons de sa vareuse, il voulut continuer d'avancer. Mais ses jambes ne lui obéissaient plus. Elles se dérochèrent sous lui, et Giuseppe Oronzo tomba, foudroyé. Quand les Autrichiens lancèrent la contre-attaque, un caporal moustachu lui planta sa baïonnette dans le cœur, mais le malheureux Giuseppe ne sentit rien, car il était déjà mort depuis belle lurette. C'est ainsi que le premier Palmisano eut l'honneur insigne, ou supposé tel, de mourir au combat, le premier jour de la guerre contre l'Autriche. Cet été-là, il aurait eu vingt ans.

Feu Donato Francesco Paolo (2) fut le second à perdre la vie. C'était le plus couard de la famille et il aurait fait n'importe quoi pour pouvoir échapper à la conscription. Il n'eut pas le temps de connaître l'horreur des tranchées : lui aussi mourut sur le front du Carso, à la fin de l'été, victime d'un tir d'obus censé défendre la ville frontalière de Gorizia. Peu de temps après, ce fut au tour de Silvestro (3) de tomber sous les tirs nourris des nouveaux fusils-mitrailleurs autrichiens qui, en octobre 1915, firent des ravages parmi les troupes qui tentaient en vain de prendre la colline de Santa Lucia, à la frontière nord-est de l'Italie. Retranchés dans leurs observatoires d'artillerie, à l'écart de la première ligne de feu, les gradés italiens prenaient le thé dans des tasses en porcelaine, servies par des auxiliaires en livrée, et de là donnaient l'ordre aux vagues successives de fantassins de donner l'assaut. Cela dura jusqu'à ce que, prenant conscience de l'inutilité d'un tel massacre, le chef suprême des troupes italiennes, le général Luigi Cardona, décide de mettre fin à l'offensive. C'est ainsi que s'acheva la troisième bataille de l'Isonzo, un fleuve

s'écoulant entre les majestueuses montagnes qui bordaient la frontière austro-hongroise, et dont personne à Bellorotondo n'avait jamais entendu parler avant cela.

Les jumeaux connurent la pire fin qui soit. Quand ils étaient petits, Giambattista Di Martino Palmisano (4) et Nicola Di Martino Palmisano (5) ne supportaient pas qu'on les habille de la même façon. Ils détestaient lorsque les femmes du village les arrêtaient dans la rue pour les câliner en s'exclamant tout fort :

— Qu'ils sont mignons ! On dirait deux gouttes d'eau !

Lassés de ces effusions excessives, ils décidèrent un beau jour de se séparer et refusèrent catégoriquement d'être habillés de la même façon. Ils cessèrent de faire ensemble le chemin de l'école. Jamais ils ne sortaient de la maison à la même heure et jamais ils ne jouaient ensemble dans la cour. Les jours de fête où la famille sortait se promener sur la Via Cavour, au centre de Bellorotondo, ils s'arrangeaient pour marcher séparément, chacun sur un trottoir différent. Plus tard, ils firent tout ce qui était possible pour se différencier physiquement l'un de l'autre : Giambattista se laissa pousser la moustache, et Nicola, une barbiche ; l'un se peignait avec la raie à droite, et l'autre, à gauche. Quand ils commencèrent à s'intéresser aux filles, Giambattista les aimait exubérantes, extraverties et joyeuses. Nicola, au contraire, les préférait discrètes et casanières.

Quand ils eurent enfin réussi à faire oublier qu'ils étaient jumeaux, ils furent mobilisés. Ils reçurent leur convocation le même jour, le 1^{er} février, des mains du même facteur. Ils furent affectés à la même caserne. Avec la boule à zéro et le même uniforme, ils se ressemblaient tellement qu'il était impossible de les distinguer.

À partir de ce même jour, ils reçurent la même instruction militaire, dormirent dans la même chambrée, l'un au-dessus de l'autre. Six mois plus tard, ils rejoignirent la même compagnie dans le nord, avec ordre de se tenir prêts au combat.

Ils venaient d'avoir dix-neuf ans et étaient redevenus comme deux gouttes d'eau, mais cela leur était égal. Mieux même, ils devinrent inséparables : ils dormaient au coude à coude, se blottissaient l'un contre l'autre dans la tranchée et avançaient côte à côte quand ils donnaient l'assaut contre les Autrichiens. Personne dans la compagnie n'aurait pu distinguer un frère de l'autre. Le capitaine Di Luca leur donnait des ordres comme s'il s'était agi d'un seul homme :

— Palmisano, grimpe sur l'arrière de cette forêt et fais-moi taire une bonne fois cette putain de mitrailleuse avant qu'elle ne nous décime !

Giambattista et Nicola ne demandèrent pas à qui s'adressait le capitaine. Ils s'extirpèrent tous deux de la tranchée et, collés l'un à l'autre comme un seul homme, rampèrent jusqu'aux rochers.

Après quoi, ils coururent jusqu'à la forêt de sapins. Quand, une demi-heure plus tard, la mitrailleuse ennemie s'envola, leurs compagnons s'écrièrent « Vive Palmisano ! » en partant du principe que chacun des deux frères saurait que l'ovation lui était destinée.

En novembre, les Autrichiens bombardèrent au gaz chloré le front sur lequel les jumeaux avaient déployé plus de bravoure qu'il n'en fallait pour gagner une médaille. Quand la brume assassine se dissipa, les morts se comptaient par centaines dans les deux tranchées. Le vent avait tourné au beau milieu de l'attaque, et, après avoir anéanti les Italiens, le chlore avait décimé les Autrichiens.

Les deux camps durent se démener comme des diables pour récupérer tous les cadavres. Quand les hommes du capitaine Di Luca retrouvèrent les deux jumeaux, ils étaient si étroitement enlacés qu'ils ne parvinrent pas à les séparer. Leurs deux corps étaient bleus avec la bouche ouverte, déformée par l'horreur et pleine d'une mousse épaisse. Leurs vareuses empestaient le phosgène à plein nez.

Le capitaine déclara, résolu :

— Laissez tout le reste et enterrez immédiatement Palmisano. Ôtez-moi cette vision d'horreur !

Ne sachant auquel des deux frères le capitaine se référait, les soldats demandèrent, déconcertés :

— Lequel, mon capitaine ? On n'a pas réussi à les séparer.

— Pour l'amour du ciel, vous voyez bien que c'est inutile ! Enterrez-les ici même, comme vous les avez trouvés. Comme un seul homme.

Et c'est ainsi que Giambattista Di Martino Palmisano et Nicola Di Martino Palmisano furent inhumés, dans une clairière entourée de sapins, enlacés pour l'éternité.

Quand ils apprirent que les jumeaux étaient morts dans les bras l'un de l'autre, les gens du village, profondément émus, célébrèrent une grande messe en l'église de l'Immacolata. Tous se les remémoraient enfants, habillés de la même façon, et se réjouirent d'apprendre qu'avant de mourir, les deux frères avaient décidé de redevenir jumeaux.

Après cette tragédie, les femmes Palmisano portèrent le deuil pendant tout le temps que dura la guerre. Quelques jours plus tard seulement, le soir de Noël de 1915, la nouvelle leur parvint de Libye que Giuseppe fu Vito (6) avait trouvé la mort dans un lieu en quelque sorte exotique et considéré comme peu dangereux, car situé à l'écart des principales lignes de front. De santé fragile depuis qu'il était tout petit, le garçon attrapait toutes les maladies. À Tripoli, il contracta une infection. Sa température grimpa jusqu'à quarante-deux degrés, et, après quinze jours de délire, il mourut.

Comble de l'ironie : l'annonce de la fièvre mortelle contractée par Giuseppe fu Vito parvint à la famille alors qu'au village le mercure indiquait trois degrés en dessous de zéro. Quand les femmes Palmisano sortirent dans la rue pour pleurer, rompant le silence de la nuit de Noël, elles furent saisies par un froid comme on n'en avait pas ressenti depuis un siècle.

Martino Palmisano (7) mourut au mois de mars suivant, blessé par balle à la moelle épinière, au cours de la cinquième bataille de l'Isonzo, qu'entre-temps tous les habitants du village avaient appris à situer sur une carte. La plupart supposaient qu'il s'agissait d'une belle rivière, quoique petite, et dans une contrée si éloignée de Bellorotondo qu'ils doutaient qu'elle fût partie de la péninsule italienne.

À l'automne 1916, et à quelques jours seulement de distance, Stefano (8), Giuseppe fu Piet (9) et Donato fu Vito (10) tombèrent à leur tour. Le premier fut réduit en charpie par une grenade à mitraille, le second mourut des suites d'une gangrène de la jambe, et le troisième fut terrassé par une crise cardiaque en pleine bataille. Tous les trois étaient fiancés et espéraient se marier à la fin de la guerre qui était en train de se transformer en cauchemar et menaçait de décimer la moitié du continent européen. En apprenant la triple tragédie, les trois fiancées se mirent à arpenter ensemble les rues de Bellorotondo en pleurant comme des veuves. Personne ne savait exactement si la mort des trois cousins dans les collines dell'Hermada, dernier obstacle avant Trieste, était survenue durant la septième, la huitième ou la neuvième bataille de l'Isonzo, tant les combats se succédaient à un rythme vertigineux et que la ligne de front ne cessait de bouger. Cependant, la survenue de ces trois décès à quelques jours d'intervalle eut pour effet d'élever au rang de légende la tragédie qui frappait cette malheureuse famille de paysans. À partir de là, plus personne au village ne douta qu'une terrible *maledizione* s'acharnait sur les Palmisano. S'il était besoin d'une preuve, elle leur parvint deux mois plus tard, le jour de Noël 1916. Pour la deuxième année consécutive, la tragédie s'en revint frapper à la porte de la famille durant le soir le plus important de l'année : au sortir de la messe de minuit, la nouvelle tomba que Giuseppe Di Giovanni (11) était mort. Fin septembre, l'aîné des Palmisano avait réchappé miraculeusement à une

explosion survenue dans une galerie que les troupes autrichiennes avaient creusée sous les positions italiennes du Monte Cimone, mais trois mois plus tard il était tombé dans une embuscade près de Stelvio. Giuseppe avait été rattaché aux troupes de haute montagne, parce qu'il était expert en forage de mines, une aptitude essentielle dans l'étrange guerre qui se jouait sous terre sur le front alpin : au lieu de s'affronter à l'air libre, Italiens et Autrichien s'employaient à creuser des tunnels et à placer des charges explosives sous les positions ennemies. Sous terre, dans les entrailles de la montagne, Giuseppe était le plus compétent de tous, mais il était beaucoup moins à l'aise quand il fallait patrouiller à l'extérieur, dans des cols enneigés situés à quelque deux mille mètres et plus d'altitude.

Durant tout le reste de l'hiver et tout le printemps de 1917, il n'y eut aucun autre télégramme. L'absence de nouvelles semblait démentir les mauvais augures. Mais la trêve n'était due en réalité qu'à la faible intensité des combats et aux intempéries épouvantables qui sévissaient sur tout le continent européen. Quand le beau temps revint, la malédiction revint elle aussi. Et à la Pentecôte on apprit que Cataldo (12) était mort en Albanie, alors que cet État venait d'être placé sous protectorat italien et que les hostilités avaient officiellement cessé.

En automne arriva le désastre de Caporetto : le front d'Isonzo s'effondra, l'armée italienne se retira de toute la ligne de front qui allait de l'Adriatique jusqu'à Val Sugana, aux portes de Trente, et les pertes infligées par les Autrichiens s'élevèrent à plus de trois cent mille morts, blessés et prisonniers de guerre. En l'espace d'une seule journée, le 25 octobre 1917, et à quelques kilomètres de distance, Vito (13), Giulio (14) et Angelo Giorgio (15) furent fauchés par les tirs ennemis alors qu'il ne leur restait plus une seule munition et que leur commandement avait pris la fuite sans même prendre le temps de donner ordre aux troupes de se

replier. Ayant eu leurs dix-huit ans au printemps, tous les trois venaient d'être enrôlés. Quand la nouvelle de cette triple tragédie tomba à Bellorotondo, chacun songea que pas un seul Palmisano n'allait survivre à cette guerre impitoyable ou à la malédiction familiale.

Au village, tout le monde considérait Domenico (16) comme une bonne pâte, un malheureux qui prenait toujours tout du bon côté. Les plus cruels le traitaient de crétin et se moquaient de lui, mais il ne se plaignait jamais, car il ne voyait aucune malveillance dans leurs propos. Ceux qui ne le connaissaient pas s'étonnaient de son sourire imperturbable qui lui donnait l'air niais, mais qui n'était en réalité qu'une manifestation de sa gaieté innocente. Enfant, il se faisait rosser pour un oui pour un non, parce qu'il avait toujours l'air perdu dans ses rêveries. À cause de cette difficulté naturelle à se concentrer, ses professeurs aussi le frappaient fréquemment, jusqu'au jour où ils le déclarèrent inutile et renoncèrent à essayer de le dresser à coups de bâton.

Plus tard, ils découvrirent qu'il n'était pas aussi simplet qu'il en avait l'air et qu'il était dur à la tâche et très habile, en particulier dans les champs et dans les oliveraies : il était fort comme un chêne, jamais il ne se fatiguait et, plus il travaillait, plus il avait l'air heureux. À la guerre aussi, il s'attira le respect de ses supérieurs. Il était toujours volontaire pour les missions les plus périlleuses, il ne discutait jamais les ordres et n'avait jamais peur. En réalité, il ne pensait jamais à la mort : la spéculation intellectuelle lui était totalement étrangère, de sorte qu'au moment de combattre, tous ses camarades voulaient l'avoir près d'eux. Le soir, dans le baraquement, il pensait à son grand-père qui l'emmenait dans les oliveraies et le traitait comme quelqu'un de normal. Et il lui manquait.

— J'ai l'impression qu'aujourd'hui on va en baver ! lui lança Cambrone, son compagnon de chambrée, en rentrant